

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC

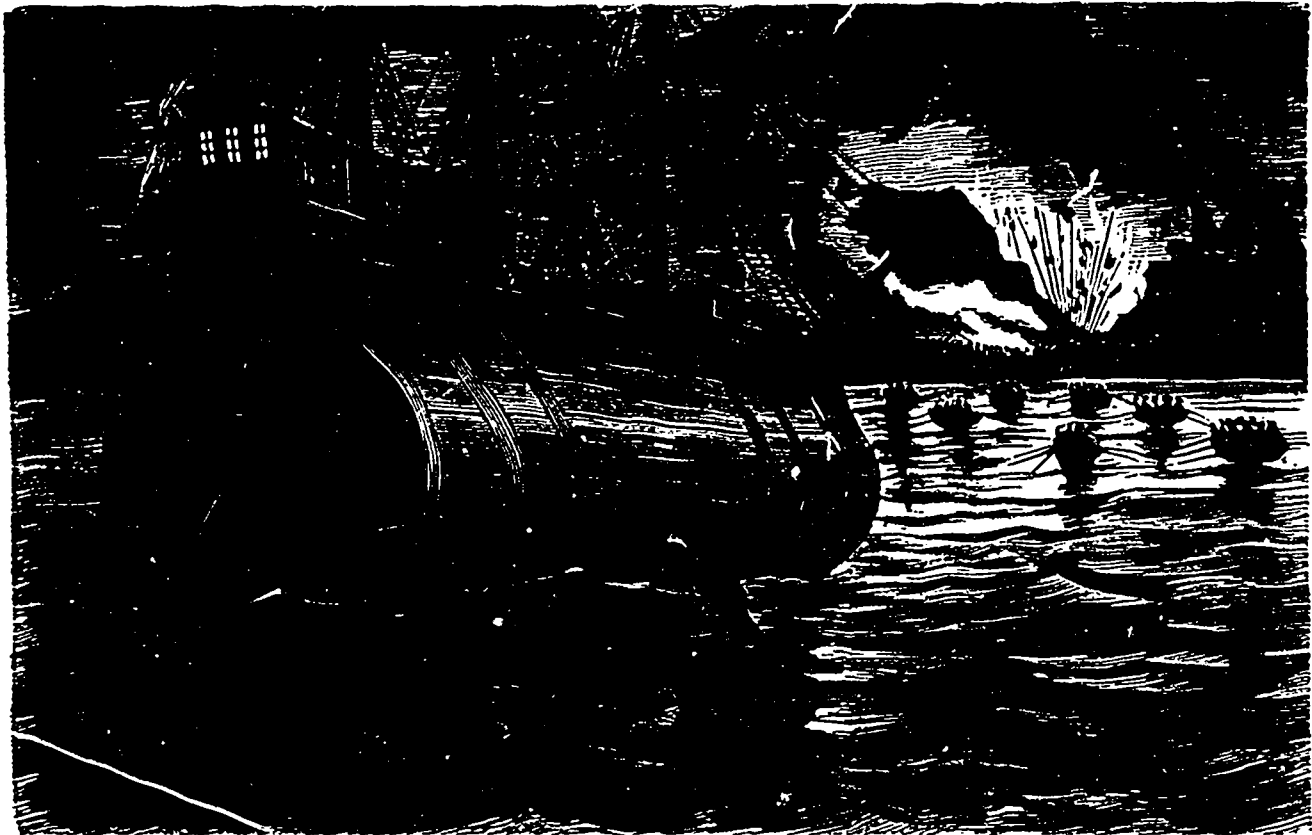
XIX.—LA DESORTE.

Deux jours après l'entretien que David Kerulaz avait eu avec Jean d'Arramonde, toute la partie de l'armée anglaise cam-

forée de lui loger une balle dans la tête s'il tentait de s'échapper.

Ce voyage dura une partie du jour.

Le général Wolf le connaissait bien, ce trajet qu'il avait fait tant de fois pour inspecter les positions de l'ennemi, cherchant toujours si, dans cette barrière de granit et de fer que lui oppo-



Prompt comme l'éclair, il se lança par-dessus le bord du navire et plongea dans les eaux froides du Saint-Laurent.

pée près du village de l'Ange-Gardien fut embarquée sur les vaisseaux.

Un matin, cette flotte s'ébranla et remonta le Saint-Laurent.

A l'avant du premier navire se trouvaient le général Wolf et son état-major.

Un peu plus loin, assis sur un amas de cordages roulés, était Jean d'Arramonde gardé par quatre soldats et par le lieutenant Garneley.

Le gentilhomme béarnais se tenait la tête entre les mains dans l'attitude d'un coupable repentant. En réalité, il cherchait dans son esprit actif comment, le moment venu, il pourrait se tirer des mains de ceux qui le surveillaient de si près, et qui avaient

sait le génie de Montcalm, il ne trouverait pas un passage où il pût faire pénétrer son armée.

On passa devant la grande île d'Orléans, ravagée par les Anglais, puis devant la pointe de Lévy où se trouvait une autre partie de l'armée de Wolf et où étaient établies les puissantes batteries qui bombardaient Québec.

Enfin, à un détour du fleuve, on aperçut au loin sur la rive gauche un étincellement de toits métalliques, un amas de murs blancs qui se reflétaient dans les eaux du grand fleuve, de hardis clochers s'élevant de distance en distance au milieu de constructions bizarres — clochers silencieux et qui se dressaient mélancoliques dans le ciel, comme pour attester que, malgré les bou-

lets anglais, la capitale de la Nouvelle-France était encore debout, fière, invincible !

La flotte s'étant rapprochée, Jean d'Arramonde reconnut le vaste port de Québec, l'endroit où « l'Albatros » avait abordé quelques mois auparavant ; il vit aussi que toutes ces belles maisons du quai qu'il avait admirées étaient percées de grands trous noirs, comme des cadavres éventrés qui se soutiennent les uns contre les autres dans l'horreur d'un champs de bataille.

La flotte passa, saluée par les batteries anglaises placées le long de la rive droite.

Le général Wolf, les deux mains crispées sur le pommeau d'or de sa canne, attachait sur Québec le regard fixe et ardent de l'aigle qui convoite une proie magnifique.

En ce moment, on lisait plus qu'on jamais sur ce visage austère et pâle l'inflexible résolution de vaincre. On sentait dans ses lèvres serrées, dans l'expression de ses yeux dont les paupières ne battaient pas cette opiniâtreté formidable qui vient à bout de tous les obstacles.

Jean d'Arramonde éprouva une fois encore un frisson d'inquiétude en voyant de quelle façon James Wolf regardait Québec et cette côte de granit que jusqu'à présent il n'avait pu franchir.

Un détour du fleuve cacha la capitale de la Nouvelle-France.

Alors se dressa la ligne uniforme des falaises inaccessibles brisées çà et là par le haut, comme un mur qui s'écroule, et donnant passage à un flot d'herbes et de feuillage, chevelure ondoyante que le vent soulevait en passant.

De grands oiseaux noirs sortaient des trous de ce mur immense et, volant lourdement, venaient frapper du bout de leurs grandes ailes les cordages des vaisseaux anglais.

Le courant était rapide, le vent contraire. La flotte s'avancait lentement.

Enfin Jean d'Arramonde vit que les falaises s'abaissaient par une pente douce.

— Nous devons approcher de l'anse du Foulon, pensa-t-il.

Il se leva, appuya ses deux mains sur le bastingage et interrogea la côte d'un regard anxieux.

En effet, une demi-heure après, on aperçut au bas de la ligne de rochers où elle se détachait comme une nappe d'eau, la petite plage de sable où Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux s'étaient embarqués quelques mois auparavant.

Comme ce temps lui parut lointain ! Que d'événements depuis ce jour où, brûlant d'impatience, il s'était élancé sur les pirogues des Abénaquis pour aller demander à M. de Montcalm de quelle façon Saint-Preux et lui devaient se couper la gorge !

Il ne put s'empêcher de sourire en songeant à ces choses si près de lui et pourtant si lointaines.

— Ah ! se dit-il, tu n'étais qu'un fou, mon pauvre d'Arramonde !

Et poussant un soupir :

— Mais es-tu plus sage à présent ? se demanda-t-il en contemplant de son fin regard de Gascon les Anglais entre les mains desquels son étourderie l'avait jeté.

N'importe ! malgré tout, il était plein de confiance. Une sorte de pressentiment lui disait qu'avant la fin du jour il ne serait plus le prisonnier des Anglais.

Il n'aurait pas voulu changer de situation avec M. de Saint-Preux.

— Et pourtant, pensa-t-il, il aura un beau rôle tout à l'heure, lorsque, grâce à moi, il précipitera tous ces Anglais dans

le Saint-Laurent... Qui m'aurait dit qu'un jour je lui rendrais un pareil service ? Eh mordicus ! c'est de bon cœur, vraiment !... il l'a bien gagné. Voilà trois semaines qu'il se morfond au haut de cette falaise, tandis que moi... ah ! je puis dire que je n'ai pas perdu mon temps... Quo d'aventures ! Je parie que, quand je raconterai cela, là-bas, en France, on ne me croira pas et l'on me dira que je me vante comme un cadet de Gascogne !

La petite plage de sable se rapprochait pou à pou. On n'en était plus qu'à trois cents toises.

Jean d'Arramonde regarda le général Wolf.

— Il va donner l'ordre d'aborder, dit-il.

Mais le général Wolf restait toujours immobile, les bras croisés, à l'avant du vaisseau.

La flotte tout entière passa devant l'anse du Foulon, sans s'y arrêter.

Jean d'Arramonde eut un moment de surprise et d'inquiétude. Qu'était donc devenu le projet de débarquement ? James Wolf se douterait-il du piège qui lui était tendu ?

Un instant de réflexion suffit pour rassurer le gentilhomme béarnais.

— Les Anglais attendent sans doute que la nuit soit venue pour opérer leur descente, pensa-t-il.

Il ne se trompait pas.

La flotte anglaise remonta encore le Saint-Laurent pendant l'espace d'un mille environ, puis elle jeta l'ancre.

Lorsque le soir approcha, un ordre, parti du navire que montait James Wolf, fut répété de loin en loin : on leva les ancres.

Les vaisseaux tournèrent sur eux-mêmes et dirigèrent leurs proues vers le nord.

Enfin, la nuit étant venue, les voiles glissèrent le long des mâts, et la lune, qui se levait, éclaira leurs grandes surfaces blanches.

Le vent et le courant étaient maintenant favorables. Les navires descendaient le grand fleuve avec une rapidité silencieuse.

Ils allaient, serrés les uns contre les autres comme un immense flot, bâti de lourdes maisons noires.

En même temps une animation plus vive se manifesta à bord.

Des soldats armés sortirent peu à peu de l'entrepont et vinrent se masser contre le bastingage. Des poulies grincèrent ; on vit se détacher de la coque noire de chaque navire une sorte de grand radeau très-plat qui devait servir au débarquement des troupes.

Enfin on aperçut de nouveau à la clarté de la lune la petite plage de l'anse du Foulon.

Le vaisseau de James Wolf parut redoubler de vitesse et précéda les autres de plusieurs distances.

Le général anglais ayant alors donné un ordre à l'un de ses officiers, celui-ci vint dire à Jean d'Arramonde que Wolf voulait lui parler.

Le gentilhomme béarnais s'avança, toujours suivi de sa fidèle escorte.

— Monsieur, dit James Wolf d'un ton bref, le moment approche où mes soldats vont tenter d'aborder à cette falaise basse. Je compte que le poste qui y était établi a disparu, selon la promesse que vous m'en avez donnée... Cependant, comme je ne veux pas exposer la vie de mes hommes, je vais envoyer un détachement en reconnaissance. S'il est accueilli par des coups de fusil, nous continuons notre route et je vous fais immédiatement fusiller.

Jean d'Arramonde eut un léger tressaillement. Il n'avait pas prévu cet excès de prudence du général anglais.

Lorsqu'il vit mettre à l'eau une des chaloupes du bord, lorsqu'il vit un petit détachement d'une dizaine d'hommes monter dans cette barque et se diriger vers l'anse du Foulon à force de rames, il pensa que tout était perdu.

— Allons ! se dit-il, le cort en est jeté, je n'ai plus qu'à recommander mon âme à Dieu... Les soldats de Saint-Preux vont faire feu sur cette avant-garde et l'affaire sera manquée.

Il y eut alors un silence solennel à bord du vaisseau.

Tous, anxieux, attendaient le retour du détachement envoyé en reconnaissance.

Wolf, févreux, agité, semblait avoir peine à tenir en place.

Le poste serait-il abandonné comme l'avait promis le prisonnier ? Pourrait-il se glisser avec ses cinq mille hommes à travers l'étroit passage de cette falaise et opérer le débarquement hardi qui devait lui assurer la prise de Québec ?

Les minutes lui paraissaient des siècles. Il tendait l'oreille vers la rive, écoutant si une détonation lointaine n'allait pas venir lui annoncer la ruine de ses espérances.

Mais tout était silence et ténèbres.

La lune roulant entre de gros nuages mettait seulement de temps en temps une lueur vive sur ces rochers, amoncelés au fond de la baie, parmi lesquels se trouvait le passage.

Enfin, grâce à cette lueur rapide, James Wolf put voir la barque qui revenait.

D'un geste brusque, il tira son épée du fourreau.

— Messieurs, messieurs, dit-il d'une voix qui sonnait comme un victorieux appel, voici nos hommes qui reviennent ; préparons-nous à aborder !..

D'Arramonde, affreusement pâle, s'appuya au bastingage.

— Le poste est abandonné !.. se dit-il avec une horrible angoisse. David Kerulaz n'est pas arrivé !..

Et un poids de honte et de douleur descendit sur son front qui s'inclina ; il lui sembla qu'un sanglot allait l'étouffer ; il tordit ses mains et entre ses lèvres serrées passa ce déchirant murmure :

— Perdu ! déshonoré ! trahi !

— Le poste est abandonné ! répéta en ce moment, en sautant sur le pont du navire, l'officier qui avait guidé la petite reconnaissance.

Et s'approchant de James Wolf :

— Général, dit-il, j'ai gravi avec mes hommes l'étroit sentier de la falaise. En haut, j'ai aperçu les traces récentes du camp français ; je suis entré dans une cabane vide où logeaient sans doute les officiers. J'ai envoyé mes soldats dans diverses directions... ils n'ont rencontré aucun ennemi.

Le général Wolf fit un signe de tête pour remercier l'officier et apercevant à quelque distance d'Arramonde abîmé dans sa douleur :

— Monsieur, dit-il d'un ton de froide ironie qui perça comme un trait cuisant le cœur du malheureux gentilhomme, vous avez tenu votre promesse, c'est bien... vous en serez récompensé.

Un ordre bref fut donné. Au même instant, on entendit dans l'eau le plongeon d'un grand corps lourd.

C'était un des radeaux qui venait d'être descendu.

Ce radeau chargé de soldats fut poussé vers la mer, puis un autre lui succéda, puis un troisième.

Le reste de la flotte s'approcha et fit à son tour la manœuvre de débarquement.

James Wolf avait pris place avec ses officiers dans la chaloupe. Il rejoignit la tête des radeaux, car il voulait sauter à

terro le premier et planter sur la rive le drapeau d'Angleterre.

Bientôt il ne resta plus à bord que quelques matelots, Jean d'Arramonde et deux soldats que le lieutenant Garnley avait laissés près de lui.

Entré la rive et les vaisseaux, le fleuve était couvert des grandes plaques sombres des radeaux où les rayons de la lune jetaient de temps en temps un brillant reflet d'armes.

On eût dit qu'un gigantesque lincol noir lamé d'argent était tiré vers la côte par une main invisible pour ensevelir Québec, ses habitants, ses défenseurs.

Un murmure confus s'élevait de la surface de l'eau ; les ordres s'échangeaient rapidement à voix basse.

Tout avait été bien prévu et combiné. Les radeaux glissaient les uns derrière les autres et venaient jeter sur le sable leur contingent de soldats avec un ordre et une rapidité extraordinaires.

Encore quelques instants et le débarquement allait être terminé. Avant minuit, toute l'armée serait rangée en bataille dans les grandes landes désertes qui étendaient leurs mélancoliques solitudes au-dessus de la falaise.

Déjà la tête de la colonne montait péniblement le sentier tracé entre les rochers. Elle arriva au sommet et aperçut devant elle l'espace que la nuit rendait plus immense encore.

Mais au même moment une épouvantable explosion déchira l'air. De grandes colonnes de flammes et de fumée s'élevèrent dans le ciel qui prit des lueurs d'incendie.

Les rochers au milieu desquels l'avant-garde anglaise s'était engagée craquèrent de toutes parts ; des quartiers de rocs furent projetés au milieu des tourbillons d'une fumée rougeâtre et écrasèrent en retombant les soldats massés dans l'étroit passage.

Un cri retentit, horrible, déchirant, poussé par cent bouches à la fois. Il semblait que la terre, s'entr'ouvrant soudain, avait précipité ces malheureux dans de brûlants abîmes.

En même temps, des deux pointes de la falaise, qui s'avançaient de chaque côté de la petite baie, sortirent des flammes crépitantes : des milliers de balles mêlèrent leurs sifflements aigus aux profondes détonations de l'artillerie qui mettait dans cet effroyable tumulte une note grave et mesurée.

Les Anglais surpris, atterrés, ne pouvaient riposter.

Ces feux plongeants dirigés contre eux par un ennemi invisible faisaient dans leurs rangs des trouées sanglantes. Enveloppés d'un véritable ouragan de plomb et de mitraille, ils se replièrent en désordre vers les radeaux qui les avaient amenés.

— Saint-Preux ! Saint-Preux ! s'écria d'Arramonde.

Il sauta sur le bastingage et contempla de ses yeux démesurément ouverts la scène de carnage dont l'anse du Foulon était le théâtre.

Il ne put dire que ces deux mots ; il était fou de joie, d'émotion.

Une main brutale se posa sur son bras ; il sentit contre son front le canon froid d'une carabine.

Mais, prompt comme l'éclair, il s'élança par-dessus le bord du navire et plongea dans les eaux froides du Saint-Laurent.

XX

LE CAMP DE SILLERY.

Une heure après, le silence régnait dans l'anse du Foulon. Sous les rayons argentés de la lune, on voyait fuir au loin les grandes masses noires des vaisseaux anglais.

De lourds flocons de fumée sortant des entrailles des rochers s

quelques gémissements plaintifs poussés par les blessés étendus sur la petite plage, — tels étaient les seuls indices de ce court et sanglant combat.

Au sommet de la falaise, on voyait passer des ombres.

C'étaient les soldats de Saint-Preux qui sortaient des rochers derrière lesquels ils s'étaient cachés pour repousser le débarquement des Anglais. Ils rejoignaient leur campement, encore tout animés de la victoire foudroyante qu'ils venaient de remporter sur l'avant-garde de l'armée ennemie.

Saint-Preux rentra dans la cabane qu'ils s'était fait construire au milieu du camp.

Au moment où il débouclait son ceinturon et posait son épée sur la table, il vit tout à coup une grande ombre noire devant lui.

— D'Arramonde ! s'écria-t-il.

— Saint-Preux ! répéta une voix vibrante.

Et se jetant dans les bras l'un de l'autre ils échangèrent une fraternelle et cordiale étreinte.

Tandis que Léveillé faisait un grand feu pour sécher les vêtements mouillés de Jean d'Arramonde, les deux jeunes gens se racontaient avec une précipitation animée, joyeuse, ce qui leur était advenu depuis qu'ils s'étaient quittés.

Ils parlaient tout deux à la fois, se serraient les mains à chaque instant avec émotion, comme pour se féliciter d'avoir pu vaincre heureusement tant d'obstacles et de dangers.

— Il y a deux jours, dit Saint-Preux, j'ai reçu le billet par lequel vous me mandiez que M. de Montcalm m'ordonnait de quitter mon poste de l'anse du Foulon. J'étais encore sous le coup de l'étonnement où m'avait jeté cet ordre imprévu, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune fille était tombée sous la balle d'une de mes sentinelles. Je la fis amener ici, et jugez de ma surprise lorsque je reconnus dans la pauvre blessée Marthe Dervieux, la fiancée de David Kerulaz, une bonne et brave fille que je connaissait bien, car plus d'une fois j'étais allé me reposer à la ferme de son père, qui est à une demi-heure d'ici !... La malheureuse enfant pouvait à peine parler, la balle l'ayant frappée à la gorge. Néanmoins elle m'apprit en quelques mots que vous étiez entre les mains des Anglais, que David Kerulaz était lui-même enfermé dans la prison de Québec et qu'il lui avait dit de me recommander de faire bonne garde, parce que vous l'aviez prévenu que les Anglais devaient débarquer sous peu à l'anse du Foulon... La pauvre fille s'était évanouie en achevant d'une voix entrecoupée les derniers mots de son important message ; je la fis transporter à la ferme de son père. Puis j'écrivis à M. de Montcalm en lui racontant ce qui venait de m'arriver et en joignant votre billet à ma lettre.

« Je reçus sa réponse ce matin. Il m'envoyait un renfort d'une quarantaine d'hommes, deux pièces de montagne, de la poudre et des munitions. Il m'ordonnait de miner le passage par où les Anglais pouvaient atteindre le sommet de la falaise, de me cacher ensuite de chaque côté de la baie avec mes soldats, de placer mes deux pièces en batterie dans une anfractuosité de rocher et d'attendre ainsi la venue des Anglais. Ses ordres furent exécutés à la lettre... Je vis s'approcher la flotte anglaise, je vis la chaloupe contenant l'avant-garde aborder au rivage et les hommes qui la montaient venir faire une reconnaissance dans mon camp abandonné. Mes soldats, dissimulés derrière les rochers de la baie, étaient invisibles.

« Puis les chalands s'approchèrent chargés d'Anglais, le débarquement commença, la colonne ennemie se mit à gravir le chemin resserré pratiqué sur le flanc de la falaise. Alors men

brave Léveillé, qui avait accepté la périlleuse mission de faire jouer la mine, mit le feu à la trainée de poudre ; les rochers au milieu desquels les Anglais s'étaient aventurés s'écrasèrent sur eux. En même temps, mes deux pièces chargées à mitrilles balayèrent la grève, tandis que mes hommes dirigeaient contre les Anglais une fusillade bien nourrie...

— Ah ! s'écria d'Arramonde enthousiasmé, ils n'auront pas envie d'y revenir ! Quand je pense à ce petit général anglais — un freluquet ! — qui avait l'air de se moquer de moi en me remerciaient de l'avoir conduit ici !... Oh ! sandis ! il est peut-être resté dans la bagarre, car il s'était jeté à terre l'un des premiers.

Les deux jeunes gens avaient tant de choses à se dire qu'ils veillèrent jusqu'au jour.

D'Arramonde demanda à son ami des nouvelles du père André, de Quinipeg.

Le missionnaire était venu faire plusieurs visites au petit camp de l'anse du Foulon, car il était souvent attiré à la ferme de Sillery par la pauvre Marthe à laquelle il prodiguait ses soins et ses consolations.

Quant à Quinipeg, il se trouvait avec ses sauvages au camp de Beauport. Le jour de la bataille de Montmorency, il s'était emparé d'une batterie ennemie et avait scalpé de sa main vingt-cinq canonniers anglais.

— Ah ça ! dit tout à coup d'Arramonde, pouvez-vous me donner des nouvelles de mon valet Paterné ? J'ai laissé le drôle à Québec avant de partir pour le camp anglais, car je ne me souciais pas de m'embarasser de sa poltronnerie. Qu'est-il devenu ? Je ne suppose pas qu'il se soit couvert de gloire, comme Quinipeg, le jour de Montmorency ?

Saint-Preux déclara qu'il était sans nouvelles de lui. Mais Léveillé, qui venait de pénétrer dans la cabane pour jeter dans le feu un nouveau fagot, raconta qu'étant entré un jour chez un apothicaire de Québec afin d'acheter de la rhubarbe il avait été profondément surpris d'apercevoir maître Paterné ceint d'un tablier bleu, le visage gras et fleuri, et se reposant, derrière un comptoir chargé de bocaux et de flacons, des tribulations de sa vie d'aventures.

— Eh ! je n'irai pas l'y chercher ! s'écria d'Arramonde en riant. Le pauvre garçon a bien mérité un peu de tranquillité ! Je ne le reprendrai à mon service que le jour où je m'embarquerai pour la France.

Enfin, vaincus par la fatigue, d'Arramonde et Saint-Preux s'endormirent près du feu.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, il fut convenu que d'Arramonde se rendrait à Québec, puis au camp de Beauport, pour annoncer à M. de Vaudreuil, le gouverneur général, puis à M. de Montcalm, les événements de la nuit.

Les deux jeunes gens se rendirent d'abord à l'anse du Foulon pour revoir le théâtre de la défaite des Anglais.

L'explosion de la mine avait rendu impraticable le passage de la falaise qui était obstrué de rochers énormes. On ne devait donc plus craindre une tentative de débarquement de ce côté.

Jean d'Arramonde et Saint-Preux constatèrent pourtant avec surprise que la flotte anglaise n'avait pas changé de place. Elle était toujours mouillée en face de la petite baie, comme si James Wolf, sans renoncer à ses projets, eût entendu une meilleure occasion pour les mettre à exécution.

Bientôt une chaloupe se détacha de l'un des navires et ramena vers le rivage. Saint-Preux fit prendre aussitôt les armes à quelques-uns de ses hommes ; mais cette précaution était inutile.

Cette chaloupe portait le pavillon parlementaire. Elle fit des signaux pour indiquer qu'elle venait relever les morts et les blessés étendus en grand nombre sur la plage. Cette triste besogne terminée, la barque reprit le chemin des vaisseaux. Cependant la flotte ne leva pas l'ancre. Toute la journée elle demeura immobile en face de la côte.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

Prière aux abonnés arriérés de bien vouloir régler d'ici au 25 Décembre courant.

Voyez l'avis sur la dernière page.

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

XVII

De larges taches sombres se voyaient en effet sur la catonade foncée.

La religieuse regarda un instant la jeune femme, devenue pâle à son tour, et, dénouant les cordons de son tablier, ouvrit la porte du parloir.

Une jeune sœur passait en ce moment.

— Emportez ceci, il y a du sang de ce malheureux...

La jeune religieuse prit sans terreur et sans répugnance apparente le tablier souillé, et s'éloigna rapidement.

— Quelle vie est la vôtre ! dit Andrée, regardant la supérieure avec une sorte d'effroi, être sans cesse en face des douleurs humaines, assister aux spectacles les plus faits pour inspirer l'horreur, voir mourir chaque jour, et avec tout cela, demeurer dans une maison triste et nue, vouées à tout ce que la pauvreté a de plus austère !... Est-il bien possible que l'exaltation religieuse vous soutienne jusqu'au bout !

— Oh ! l'exaltation, si elle existe, ne tient pas longtemps devant les terribles réalités que nous avons sous les yeux, dit la religieuse avec un sourire. Ce qui nous soutient, c'est l'amour de Jésus-Christ, que nous tâchons d'imiter... Nous sommes aussi puissamment encouragées par la pensée de la brièveté de la vie, et des récompenses réservées là-haut à ceux qui se sont efforcés de servir Dieu.

— La brièveté de la vie ! répéta Andrée. Je vous avoue que, pour moi compte, je fais cette pensée avec horreur. La mort m'épouvante, et la vieillesse encore davantage, car je souhaite quelquefois de mourir avec le moins de souffrances possible, avant de parvenir à cette affreuse période où l'on se voit s'en aller en détail, où l'on perd une à une toutes les jouissances qui rendaient la vie désirable.

La mère Noray jeta sur elle un regard de compassion.

— Puisse Dieu ne point vous exaucer, madame, dit-elle avec douceur, et vous donner une existence pleine de bonnes œuvres, et une vieillesse paisible !...

— Les bonnes œuvres !... Ah ! jamais je n'aurais le courage de soigner les malades ni même d'en voir ; c'est si triste !

— Je vous assure qu'il y a dans la charité des joies plus grandes, et surtout plus vraies que dans toutes vos fêtes. Nous avons parmi nos mères des femmes toutes jeunes... aussi jeunes que vous, madame. Quelques-unes ont quitté une situation brillante... Eh ! bien, il n'en est pas, je vous l'assure, qui soient

désireuses d'échanger leur robe de sergo contre votre robe de soie, leur cellule contre votre maison élégante, leurs rudes devoirs, enfin, leurs veilles au chevet des mourants, contre vos bals, vos jouissances, vos plaisirs. Si vous êtes bien franche, ajoutez-elle avec un sourire, vous avouerez qu'ils sont creux.

— Non, non, ils m'enivrent !... murmura Andrée, presque malgré elle.

— L'ivresse est-elle la joie ? Est-il digne d'une âme faite à l'image de Dieu de ne jouir qu'en s'étourdissant ? Et que laissent-ils après eux ? Une soif insatiable, ou la satiété, plus pénible encore, un malaise moral, un désœuvrement... l'ennui, enfin ! L'ennui !

Andrée soupira, mais elle eut peur d'en trop entendre, et se levant aussitôt, elle déposa sur la table son offrande.

— Vous voudrez bien m'inscrire sur votre liste, dit-elle. C'est, hélas ! notre seul manière de faire du bien, à nous autres mondaines ; nous vous choisissons comme intermédiaires...

La supérieure lui prit les mains, et attacha sur elle un regard scrutateur, profond, presque tendre... Andrée songea qu'une mère devait regarder ainsi.

— Merci, dit-elle, je prierai Dieu de recevoir votre offrande, et de vous la rendre en bénédictions !... Vous ne lui refuserez pas toujours votre cœur... Vous êtes tout au monde, mais le monde lassera vite une âme comme la vôtre... Vous êtes de ceux qui peuvent faire beaucoup de bien où beaucoup de mal. Un jour vous serez toute à Dieu !...

Andrée ne devait pas oublier ces paroles.

Cependant, elle chercha à se soustraire à l'influence étrange de cette visite... Elle lutta contre tout ce qui la lui rappelait. Toute la journée, elle fut poursuivie par des pensées auxquelles elle cherchait en vain à se dérober.

Quoi ! on lui prédisait qu'elle serait un jour « toute à Dieu », c'est-à-dire détachée de ce qu'elle adorait, vouée à l'immolation, à la charité, morte vivante, n'ayant plus d'autre espérance que celle qui naît de la mort !... Oh ! quelle chose affreuse que cette solitude, que ce silence qui l'entourent maintenant !... Le pas lourd et tremblant de son mari ébranle ses nerfs... Elle a peur dans les longs corridors de la vieille maison... La nuit amène pour elle mille terreurs sans nom... La figure pâle de Gabriello toute ses rêves... Elle se réveille en sursaut, se croyant elle-même couchée dans un cercueil...

Non, il est impossible de vivre ainsi !

Est-ce le remords qui la poursuit ? Recouvrera-t-elle le calme en remplissant le devoir pascal, omis l'année précédente ?... Mais on lui dira de pardonner les injures, de réconcilier les deux frères, et elle ne le veut pas, elle ne peut se résoudre à sacrifier son ressentiment...

Et il y a des femmes qui souffrent toute leur vie, volontairement joyeusement, parce qu'elles aiment Dieu et pensent à la mort !... Horreur ! Qui parle de mort à celle qui sont jeunes... Oh ! le jour ! quand reviendront ses bienfaitantes clartés ? Quand emportera-t-il ce cortège de terreurs ?...

Un matin, elle se leva si pâle, si tremblante, que son mari, saisi d'une alarme soudaine, fit appeler le docteur.

Depuis quelques jours, il la voyait dépérir, et essayait en vain de l'arracher à sa sombre tristesse ; il espérait que cela ne serait que passager. Le mal s'aggravait et la terreur le prenait déjà.

Quand, après une assez longue consultation, M. Bausset, suivant le médecin hors de la chambre d'Andrée, lui demanda avec angoisse ce qu'il en pensait, l'homme de l'art répondit :

— Mon cher monsieur, madame Bausset est simplement en proie à une affection nerveuse... Elle a été trop brusquement enlevée à un milieu aimé ; elle a besoin de changer d'air ; donnez-lui de la distraction, faites-la voyager... Autrement, elle achèvera de perdre l'appétit et le sommeil, conditions indispensables d'une bonne santé. Quand ces sortes d'affections s'attaquent à des femmes d'imagination vive et d'habitudes actives, il faut d'autant plus se hâter de les déraciner.

M. Bausset rentra dans la chambre où sa femme était languissamment étendue sur une chaise longue.

— Andrée, ma chère, le docteur veut absolument vous faire changer d'air, et me recommande de vous amuser... Que diriez-vous d'une petite visite à vos amis Dornier ? J'irai vous rejoindre dans quelques jours, quand mes affaires seront terminées.

Les traits pâle de la jeune femme s'animent soudain.

— Oh ! que vous êtes bon ! s'écria-t-elle, lui tendant la main.

Il la porta tendrement à ses lèvres.

— Souvenez-vous que vous êtes tout mon bonheur, et je ferais l'impossible pour revoir votre regard brillant et votre joyeux sourire...

Le jour même, Andrée commençait à emballer ses toilettes ; le lendemain elle partait, déjà ranimée, et son mari, tristement assis devant sa table, se demandait comment il avait pu vivre pendant tant d'années dans une maison solitaire.

XVIII

— Docteur, y a-t-il de nouveaux cas aujourd'hui ?

— Oui, six à l'hôpital, et trois en ville. Je suis sur les dents, et malheureusement, l'épidémie ne paraît pas être son à terme. L'humidité de l'atmosphère est ce qu'il y a de pis en ce moment, le quartier qui touche à la rivière est décimé, et l'on a dû faire venir deux autres sœurs à l'hôpital.

— Est-ce que mademoiselle Bausset y va encore voir les malades ?

— Non ; j'ai dû prévenir le colonel que la santé de sa fille, légèrement affaiblie depuis quelques temps, l'expose plus particulièrement à la maladie... D'ailleurs, il m'avait prévenu ; il redoute trop le typhus pour lui-même pour autoriser sa fille à approcher d'un foyer de contagion... Adieu, mon cher, je vous quitte brusquement, mais je ne puis m'attarder avec les bien portants... Je vais voir le petit de Kersall...

— Il n'est pas plus souffrant ?

— Oh ! non, il est hors de danger, seulement je le suis de près.

Robert s'achemina pensivement vers la place.

Les rues étaient plus désertes et plus tristes encore que d'habitude.

Une cruelle épidémie de typhus exerçait dans Marsay des ravages terribles. La plupart des malades atteints étaient enlevés au bout de trois ou quatre jours.

On ne peut, sans l'avoir vu par soi-même, se faire une idée de la physionomie particulièrement sinistre que revêt une petite ville sous l'influence d'une contagion subite et mortelle. Il n'y a rien qui vous y distraie de ces pensées affligeantes, de ce spectacle lugubre... Vous y connaissez tout le monde ; les morts ne s'en vont pas inaperçus, ils laissent leur vide que chacun peut apercevoir ; vous comptez les cercueils qui passent, — vous entendez raconter les détails douloureux de ce mal terrible dont vous serez

peut-être la proie ce soir ou demain, et vous sentez peser sur votre esprit quelque chose de lourd, — un poids étouffant d'anxiété et de tristesse.

Comme Robert passait devant la maison de M. Charles Bausset, Catherine en sortait, les traits bouleversés, les yeux hagards.

— Ah ! monsieur, dit-elle en joignant les mains, ne sauriez-vous pas où je puis trouver le médecin ? Monsieur, qui, depuis hier, souffrait de la tête, vient d'avoir une syncope, et nous avons peur de la maladie... Jean prétend qu'il tremble déjà le fièvre... Pensez donc ? Madame qui est absente !

— Le docteur vient de prendre la rue du Cerf... Vous parlez du docteur Durand, n'est-ce pas ?... Il doit être en ce moment chez M. de Kersall.

Catherine, sans ajouter une parole, s'élança dans la direction indiquée aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes.

Le soir, Gabrielle se présenta devant la porte de M. de Kersall pour prendre des nouvelles du petit Léon, qui avait été atteint l'un des premiers.

Olivier reconnut sa voix et la rejoignit dans le vestibule.

— Le mieux continue, grâce à Dieu, dit-il d'un ton ému, si vous saviez le bonheur que nous éprouvons à voir enfin se dessiner la convalescence !

— Et Léonie ?

— Oh ! toujours courageuse et infatigable... Au plus fort du danger, elle a dominé l'angoisse qui lui déchirait le cœur pour soigner son enfant avec toute l'intelligence et la lucidité possibles... Vous la connaissez, et vous savez que l'épreuve lui grandit... Mais ne restez pas ici ; l'air de notre maison peut encore être malsain.

— Hélas ! dit-elle tristement, mon père ne m'a pas permis une seule fois d'entrer voir votre fils... Je suis inutile au moment où je voudrais soigner les malades, et être près de mes amis dans leur inquiétude !

— Le colonel a raison ; il ne faut pas, sans motif, s'exposer au danger, quand on est nécessaire aux autres. Léonie n'a jamais douté de votre bonne volonté ; elle sait que votre cœur était avec nous.

Elle lui serra la main, et baissa son voile sur ses yeux humides de larmes.

Quand elle rentra chez elle, elle vit le docteur, debout dans le vestibule, causant avec le colonel, dont la pâleur était extrême.

— Mon frère est malade, dit-il à sa fille ; le docteur est venu m'en prévenir, et il demande si tu sais où est Andrée. Ton oncle est privé de connaissance, et personne de la maison ne peut donner l'adresse de sa femme.

— Elle écrivait fréquemment à madame Dornier ; mais je n'ai jamais remarqué la souscription de ses lettres. M. Varcy vous dira où demeure cette dame.

Le colonel prit son chapeau et traversa la rue avec le médecin.

Robert lisait tranquillement lorsque, un coup de marteau lui ayant fait relever la tête, il vit les deux hommes entrer précipitamment dans son petit salon.

— Mon cher Varcy, dit vivement le colonel, connaissez-vous l'adresse de madame Dornier ?

— Rue Caumartin, 36.

— Merci !... Docteur, je vais vous accompagner jusqu'à la porte de mon frère.

Et, serrant la main de Robert, il lui dit en s'éloignant :

— C'est mon frère qui est malade, et sa femme est en ce moment à Paris.

Ils s'acheminèrent silencieusement vers la place, et sonnèrent à la porte de M. Bausset.

Catherino se présenta.

— Eh bien, avez-vous l'adresse ?

— Rue Caumartin, 36.

Elle secoua la tête.

— Non, Monsieur, bien sûr, ce n'était pas ce nom-là qui était écrit sur les lettres que Monsieur me donnait à jeter à la poste... Il y avait un nom de saint...

— Saint-Germain, Saint-Honoré ?

— Je ne sais pas... je ne suis pas bien sûre... Cependant, je crois que c'était Saint-Honoré ; mais je ne sais pas le numéro.

— Pouvez-vous nous montrer une des enveloppes que votre maître recevait de sa femme ?

— Oui, entrez.

Mais le colonel préféra rester au grand air, et il porta plusieurs fois à son visage son mouchoir imbibé de vinaigre.

Catherino revint au bout d'un instant, et présenta au docteur une enveloppe à demi déchirée.

Le timbre du bureau à poste était illisible.

— Je ne puis rien voir, dit le médecin ; d'ailleurs, ceci n'eût guère été un indice... une lettre peut être jetée n'importe où l'on se trouve à Paris...

Il réfléchit un instant.

— Je ne vois plus que deux moyens. Sans doute, M. Dornier a laissé son adresse rue Caumartin, il faut risquer une lettre ; M. Varcy pourra sans doute nous indiquer un marchand de tableaux en vogue. M. Dornier est très connu, et par cette voie, sinon par l'autre, la nouvelle lui parviendra, seulement au prix de quel retard !

L'heure du courrier était passée. Ce ne fut que le lendemain que la lettre put partir.

Gabrielle, qui s'était chargée de l'écrire, entra toute songeuse dans la chambre de son père.

— Mon oncle est seul ? dit-elle avec hésitation.

— Il n'a que ses domestiques... On ne peut plus trouver une garde. Quant à moi, il m'en veut trop pour que j'ose le voir ; s'il reprenait connaissance, il serait furieux, je le connais !

— Mais moi ?... si j'y allais, cher père ? Je sais soigner les malades ; et s'il revenait à lui, songez-y donc ! qui lui parlerait du bon Dieu et des sacrements ?

— Et si tu gagnes son mal ?

— Dieu me protégera pour vous, cher père.

Le colonel parut un instant en proie à une lutte intérieure, — Va, dit-il enfin, seulement, prends toutes les précautions utiles, sors de temps à autre, pour changer d'air. Et ne te fatigues pas trop ; la fatigue est une fâcheuse disposition en temps d'épidémie... Qui sait, murmura-t-il entre ses dents, s'il ne reconnaîtra pas les soins de ma fille en codicille à son testament ?...

Une heure après, de par l'autorité du médecin, Gabrielle se trouvait installée au chevet de son oncle, toujours en proie au délire.

Catherine, qui d'abord s'était montrée peu disposée à sanctionner cette prise de possession, se sentit soulagée d'un grand poids, quand elle vit avec quelle intelligence Gabrielle exécutait les prescriptions et donnait au malade les soins les plus minutieux. Puis, elle était si douce, réclamait si peu de chose des autres, qu'il était impossible de ne pas s'attacher à elle.

La journée du lendemain fut longue et pénible. Le médecin ne laissait guère d'espoir et croyait à une fin prochaine. Gabrielle demandait instamment à Dieu qu'il rendit au malade une heure de connaissance qui lui permit de se réconcilier avec lui.

Le second jour se passa sans nouvelles d'Andrée. Une religieuse de l'hôpital fut adjointe à la jeune fille pour la nuit.

Vers le soir, comme le pouls s'affaiblissait, et que Gabrielle tout en larmes, suppliait le Seigneur d'éclairer d'un rayon de lumière le passage de cette âme à travers les ombres de la mort, M. Bausset ouvrit les yeux, et, jetant autour de lui un regard inquiet, plein d'angoisses, murmura :

— Andrée !...

— Nous l'attendons, dit doucement Gabrielle, se penchant sur lui. Seulement nous n'avions pas son adresse, et notre lettre aura eu un retard ; dites-moi où lui envoyer un télégramme, cher oncle.

Un pénible travail parut se faire dans l'esprit du malade.

— Non, dit-il avec effort, je ne veux pas qu'elle vienne. Si elle tombait malade !... Je m'en vais, mais je ne la reverrai pas.

— Mais, mon oncle, elle ne nous pardonnera jamais de ne l'avoir pas appelée, dit la jeune fille avec angoisse : que pensera-t-elle ?...

— Que je l'ai aimée plus que ma vie, répondit-il faiblement.

Et il retomba dans une prostration complète.

La sœur fit un signe à Gabrielle.

— Il est temps, dit-elle à voix basse ; c'est le moment d'appeler un prêtre.

Le malade entendit, et ouvrit de nouveau les yeux.

— Demain, balbutia-t-il.

— Pourquoi demain, cher oncle ? dit Gabrielle, prenant sa main inerte et la pressant doucement. Ne savez-vous pas que le sacrement des malades ne sanctifie pas seulement les dernières heures, mais peut rendre la santé à ceux qui le reçoivent... Laissez-moi vous amener notre bon curé : il est venu plus d'une fois demander de vos nouvelles.

Le malade, avec cette étrange lucidité des mourants, se rendit compte à ce moment de ce qu'il y avait d'anormal dans la présence de sa nièce chez lui.

— Pourquoi es-tu ici ? dit-il d'une voix qui retrouvait ses inflexions les plus dures ; mon testament est fait, et tu peux aussi bien me laisser mourir seul.

— Oh ! mon Dieu ! gémit Gabrielle, frappée en plein cœur par cette cruelle parole.

La religieuse s'avança.

— Ne soyez pas injuste, dit-elle gravement. Votre nièce a risqué sa vie à votre chevet... Regardez-là, et ne l'affligez pas ainsi.

Gabrielle sanglotait au chevet du lit.

M. Bausset posa avec effort sa main sur ses cheveux.

— Pardonne-moi, dit-il, et amène-moi le curé.

Les lueurs du matin éclairèrent son agonie. C'était la main de Gabrielle qui essayait sur son front les dernières sueurs, c'était sa voix qui murmurait à son oreille les paroles qui devaient adoucir le terrible passage.

Comme ses yeux se fermaient déjà aux choses de ce monde, le bruit de la voiture retentit sur la place déserte... La porte de la maison se referma, un pas pressé se fit entendre dans l'escalier, et Andrée, pâle comme une morte, entra dans la chambre du mourant.

Son regard terrifié embrassa d'un coup d'œil, ce douloureux spectacle, et elle tomba à genoux près du lit.

— Charles ! murmura-t-elle

Il entendit cette voix chérie, et ses paupières se soulevèrent. Il entrevit, comme dans un dernier rêve, le beau visage penché sur lui, et la petite main glacée de sa femme put sentir une faible pression.

— Andréo !... dit-il, si bas qu'on le comprenait à peine.

Elle demeura ainsi, épiait avec terreur les progrès de la mort qui s'avancait.

— Gabrielle... murmura-t-il, pensez...

Il ne put achever.

Quelques spasmes l'agitèrent, puis tout fut fini.

Gabrielle voulut s'approcher de la jeune femme ; mais celle-ci l'écarta d'un geste et cacha son visage sur le lit funèbre.

— Andréo, chère Andréo, tout n'est-il pas effacé en un pareil moment ?... Embrassez-moi !

Andréo releva sa tête pâle et reçut en silence le baiser de la jeune fille.

— Vous voulez bien que je reste avec vous, n'est-ce pas ?

Elle fit un geste négatif, et Gabrelle, le cœur navré, la quitta en pleurant.

De ce moment, la porte de la maison lui fut fermée. Sa cousine refusa même de recevoir le père et la fille après les funérailles. Seulement, le soir, Gabrielle reçut d'elle un billet laconique, la remerciant de ses soins pour son mari, et déclarant qu'elle croyait interpréter la dernière parole qu'il eût prononcée, en lui envoyant vingt-cinq billets de mille francs.

Le sang monta au joues pâle de la jeune fille.

Elle prit une enveloppe, et y enferma les billets avec ces quelques lignes :

« Ce que j'ai fait pour mon oncle, par un sentiment de devoir et d'affection, ne se paie point avec de l'argent... Je refuse d'accepter un don qui jetterais sur ma conduite un jour aussi faux que déplorable, et ne vous demande qu'un peu de sympathie et de tendresse. Chère Andréo, me refuserez-vous ?... »

Elle ne reçut pas de réponse. En revanche, elle n'osa pas tenir cette offre secrète pour son père, et eut à subir de sa part les plus durs reproches.

Comment s'était-elle permis de refuser, sans même le consulter, un don de cette nature ? Ce n'était, à tout prendre, qu'une faible restitution ; en la repoussant, elle n'avait obéi qu'à un sentiment d'orgueil aussi déplacé qu'égoïste, oubliant le bien-être même de son père !

Elle pleura sans répondre... Elle commençait à se rompre aux injustices !

Huit jours après, elle franchissait de nouveau, comme garde-malade, le seuil des Bausset...

Andréo, atteinte à son tour de la contagion, la demandait.

Quand Gabrielle arriva, la fièvre était déjà trop intense pour permettre à la jeune femme de lui parler longuement. Le soir, elle était en proie à un délire violent qui dura vingt jours, et pendant lequel sa cousine ne la quitta pas.

Le vingt-unième jour, elle s'éveilla d'un sommeil inespéré, ayant à peine un souffle d'existence. Mais la mort s'était éloignée, et peu après le docteur la déclara sauvée.

— Voici, après Dieu, celle à qui vous devez la vie, dit-il, montrant Gabrielle, pâlie par les veilles et les inquiétudes.

Andréo jeta à la jeune fille un regard profond.

— Mon âme commence aussi une nouvelle vie, murmura-t-elle, et c'est vous qui m'y avez amenée !...

XIX

Marsay compte tristement ses morts ; mais, grâce à Dieu le souffle destructeur a passé, et le printemps hâte les convalescences.

Andréo, qui reprend peu à peu sa beauté merveilleuse, rendue plus touchante et plus douce par la pâleur de ses joues et la mélancolie de son regard, peut maintenant, au bras de Gabrielle, faire quelques pas sur la terrasse ensoleillée qui domine le jardin de l'hôpital.

Gabrielle l'assied dans un grand fauteuil, bien entourée de molleux oreillers, enveloppée d'une chaude fourrure.

Quelles jouissances intimes il y a dans ce retour des forces perdues, dans ce sentiment nouveau, plein de fraîcheur et de vacuité, avec lequel on revoit tout ce qu'on avait cru disparu, dans ce bien-être, enfin, que procure à un convalescent la chaleur bienfaisante du soleil, la douce nuance du ciel, le parfum des fleurs et le chant des oiseaux.

Andréo respirait avec délice l'air pur qui remplissait sa poitrine d'une force nouvelle. Mais ses yeux se portaient de préférence sur le petit parterre des religieuses, en ce moment tout embaumé de lilas et de jacinthes.

— Je vous ai vue une fois dans ce jardin, soutenant une pauvre infirme comme vous m'avez soutenue aujourd'hui, dit-elle à la jeune fille. Ce jour-là, une lumière s'est faite en moi... J'ai cherché à lutter contre Dieu même... J'ai fui comme un cauchemar les pensées salutaires qui engendrent tant de nobles actions... Mais Dieu m'a poursuivie, m'a jetée au seuil de cette mort, dont la lumière terrible éclaire toutes choses d'un jour nouveau... Gabrielle, ajouta-t-elle d'un accent profond, comme ma vie a été agitée !... Que d'efforts pour arriver à ce que je croyais le bonheur !... Et quelle satiété, quel vide, quand je suis arrivée au but de mes désirs !

Elle resta un instant recueillie dans ses pensées, puis repris :

— Vous avez été mon bon ange... et aussi celui de mon pauvre mari... Vous avez fait du bien à ceux qui vous avaient fait du mal. Mais le temps de la souffrance est passé... Je veux vous voir heureuse même ici-bas. Ma chérie, vous ne connaissez que les rudes sentiers de la vie... Vous verrez qu'elle vous réserve des sourires...

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

Prière aux abonnés arriérés de bien vouloir régler d'ici au 25 Décembre courant.

AVIS IMPORTANT.

A partir du 1er Janvier prochain, les conditions d'abonnement au FEUILLETON ILLUSTRE seront comme suit :

UN AN, payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois, \$1.00	
SIX MOIS, do do do do	0.50
UN AN, payable dans le cours des trois derniers mois.....	1.50
SIX MOIS, do do do	0.75

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : "Feuilleton Illustré, Boîte 1036 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL